

dans le premier cas, il commet sa grâce dans le second par des pratiques meurtrières dont l'autorité échoit au *factotum* que son statut d'étranger marginalise. Bicéphale donc, le roi tourne une face sereine vers l'intérieur de la société, une autre hostile vers l'extérieur. Suivant les relations d'alliance qu'ils entretiennent, les cadets de l'aîné des aînés peuvent aussi voir se tourner vers eux la face hostile du roi en la parole coercitive de son *factotum*.

Cette dualité inhérente à la nature du roi se donne de façon manifeste au travers du symbolisme qui révèle les deux types de parole. Le coq accompagne de son cri l'existence même de l'igname ; c'est

pourquoi de la *chair* du coq, le *factotum* tirera les os pour réaliser une magie qui tue à distance ; et à la communication cérémonielle de l'igname, il oppose les fèces du roi dont il prétend, seul, se repaître. La transmutation de la parole s'opère donc par conversion symbolique du « coq en chair » au « coq en os » et de l'intégrité alimentaire de l'igname en sa dégradation digestive. Par la bouche du *factotum*, la parole du roi emprunte ainsi une voie (ou voix) que ne touche pas l'igname et tout destinataire du message indexé par l'os de coq est alors frappé de mort.

Charles Illouz

VIVRE AU QUOTIDIEN

Vie matérielle et vie rituelle en Australie

■ Quand le moment de mettre son enfant au monde est venu, la femme aborigène quelle que soit sa tribu, s'isole pour le faire, seule, accroupie au pied d'un arbre. Elle ne retourne au campement des femmes qu'environ dix jours après la naissance, période durant laquelle elle jeûne. Il arrive que dans certaines conditions bien particulières qui mettraient la vie du nouveau-né en danger (difformités physiques, naissances rapprochées ou gémellaire, mères trop jeunes ou trop âgées), celui-ci soit immédiatement tué, le plus rapidement possible, par la mère. Durant les trois premières années de sa vie, un enfant quitte rarement sa mère ; niché dans un porte-bébé en écorce, ou trotinant à ses côtés, il suit tous ses déplacements. La mère, durant les cinq à six mois après la naissance, ne participe que très partiellement aux activités quotidiennes des femmes.

Dès l'âge de trois ans, l'enfant aide à la collecte des fruits sauvages, apprend à débusquer les petits animaux et à recon-

naître les empreintes des plus gros. Vers cinq ou six ans les enfants possèdent un attirail miniature de ce qui est nécessaire pour accomplir les tâches incombant à leur sexe : javelines, propulseur, boomerang pour les garçons, bâton à fouiller et récipient à végétaux pour les filles. La socialisation se fait au jour le jour, car les enfants participent à toutes les activités sauf aux cérémonies réservées aux adultes. Les enfants des deux sexes accompagnent les femmes dans leur quête quotidienne de nourriture, complétant par leurs jeux une éducation acquise sur le terrain. Dans les régions où elle est pratiquée, (Centre, Nord et Nord-Ouest), c'est la circoncision qui sépare les garçons du monde de leur enfance, et le mariage qui force les filles à quitter leur mère.

Les privilèges des anciens

Pour le jeune homme, un long célibat suit la circoncision, durant lequel il doit

vouer son temps aux anciens de la tribu, soit en chassant pour eux (lui ne peut consommer le produit de sa chasse qu'une fois son initiation terminée), soit en participant à des rituels dont il ignore le sens mais qui représente son apprentissage religieux. Les cycles initiatiques masculins sont une longue succession d'épreuves physiques, mentales et mystiques à l'issue desquelles un homme est en droit de se marier. Il a alors entre trente et trente-cinq ans, et épouse une jeune femme à peine pubère, qui lui a été promise alors qu'il n'avait que dix ans et qu'elle n'était pas née. Le statut d'homme initié, marié et père de famille permet de chasser pour soi et d'être en charge de certaines cérémonies mineures. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il a plusieurs femmes qui peuvent à elles seules assurer la subsistance de la famille, qu'il se consacre presque exclusivement à la vie rituelle et aspire au statut d'ancien. Les sociétés aborigènes sont avant tout des gérontocraties, les hommes âgés y monopolisent tous les privilèges : pouvoir politique, contrôle des activités religieuses, statut économique particulier (épouses et jeunes hommes subviennent à leurs besoins alimentaires). Mais cette période est brève et dès qu'un homme est trop âgé pour maintenir ses privilèges face aux hommes mûrs désireux d'accéder au statut d'ancien, il est abandonné par son groupe et cette mort sociale se transforme rapidement en mort physique.

La vie cérémonielle des femmes est aussi développée que celle des hommes mais elle n'influence pas autant leur vie sociale. Il est très fréquent que les jeunes filles soient mariées avant d'atteindre la puberté, de sorte que leur rôle d'épouse se limite à une fonction économique, jusqu'à ce qu'elles soient en âge de procréer, et d'avoir une vie sexuelle. Le rôle des femmes est prépondérant, car elles produisent dans certaines régions (zones désertiques du Centre et de l'Ouest) de 70 % à 90 % des besoins alimentaires. Cette production nécessite de longues heures de travail quotidien qui, ajoutées aux contraintes de la vie fami-

liale, ne leur laissent guère de temps pour les activités rituelles. C'est au cours de périodes spécifiques (menstruations, grossesse, veuvage) durant lesquelles elles vivent dans le camp des femmes, à l'écart du reste du groupe, qu'elles peuvent s'y consacrer. Ce n'est qu'après la ménopause qu'elles s'adonnent totalement à la vie cérémonielle féminine. Les vieilles femmes, surtout si elles survivent à leur époux, ont un statut particulier qui les place presque au même niveau que les hommes. Bien qu'elles ne puissent prendre une part active dans les cérémonies masculines, elles servent de conseillers car leur savoir rituel est grand et leur statut ne les rend pas dangereuses.

Des rituels funéraires complexes

La maladie et la mort sont des expériences particulièrement traumatisantes, car le fait de vivre en petits groupes rend l'impact de ces événements encore plus grand. Aucune maladie n'est considérée comme naturelle, mais toujours comme le résultat d'une action magique dirigée contre le malade. Ce dernier a recours au guérisseur pour se soigner, la pharmacopée traditionnelle étant efficace pour la plupart des maux. Mais, si un malade persiste à se croire victime d'un sort, l'issue de la maladie est presque toujours fatale. En dehors des décès survenus durant les premiers mois de la vie ou lors de la sénilité — les seuls considérés comme naturels —, toutes les autres morts sont suspectes. Pour la plupart il faut trouver un responsable qui soit à dessein, soit par inadvertance, a provoqué le décès. Le chamane est chargé de découvrir le coupable, et, à l'issue de son enquête, des rituels funéraires complexes, et variables selon le cas et selon l'identité du défunt, sont organisés. Les fonctions de ces rites sont multiples : se débarrasser du cadavre, apaiser l'esprit du défunt, punir le coupable et surtout rétablir la cohésion du groupe.